

Salade de lettres



- Dis-donc, Renzo, c'est quoi ce titre rocambolesque ? Hum ?

- Ha !, Ha !, mon cher Ego, tu veux savoir, hum ? Eh bien tu devras lire mon texte, tout comme nos lecteurs et lectrices !

Chers (ères) collègues, l'alphabet de la langue française comprend, comme vous le savez, 26 lettres. Si je prends plusieurs alphabets complets et que je mélange ceux-ci, dans un saladier, je vais obtenir une salade de lettres. Maintenant, si je prends une à une les lettres du saladier, selon un ordre conventionnel, je vais former des : mots, vocables, termes, etc. Une fois ceux-ci formés, je vais pouvoir construire des phrases : sujet, verbe complément.

D'où la très grande importance de la « vie et de la signification des mots ».

Comme nous pouvons tous le constater, quelques mots, quelques expressions propres à notre langue, quelques « idiotismes », comme les désignent les grammairiens, semblent parfois avoir le vent en poupe : sans raison apparente, leur emploi devient de plus en plus fréquent, ils s'introduisent dans mille discours dont les sujets sont mal définis, ils envahissent de multiples phrases malgré leur incapacité à leur apporter le moindre surplus de sens ou de nuance, ils se maintiennent durablement parfois, par l'effet même de leur répétition, car celle-ci peut les réduire au fonctionnement d'un automatisme.

Chacun de nous utilise un arsenal plus ou moins bien garni d'expressions toutes faites dont l'usage reste pour lui le plus souvent inconscient ; elles nous permettent de préserver la continuité apparente de notre discours tout en camouflant un vide flagrant de notre pensée.

L'exemple actuellement le plus évident que je constate, personnellement, est l'idiotisme « **en fait...** » qui ponctue les phrases de certains locuteurs avec une fréquence telle qu'il provoque une contagion pour l'ensemble de ceux qui participent à la conversation. Cette contagion est d'ailleurs trompeuse car, « en fait », le point sur lequel ces deux mots veulent insister est justement le contraire d'un « fait » ; ce n'est le plus souvent qu'une opinion encore vague qui cherche laborieusement un moyen de se définir et de convaincre.

De façon semblable, il y a quelques années, l'adjectif « **incontournable** » avait envahi les moindres phrases ; il s'était répandu comme un virus auquel personne ne pouvait échapper ; son succès avait alors été d'autant plus rapide qu'il fait référence à la possibilité d'échapper à une erreur, il décrit une attitude rassurante d'évitement et impose une mise en garde par le recours à une double négation.

Plus limité, mais significatif, est l'usage actuel par les médias de l'adjectif « **palpable** » dans la description de l'angoisse qui a saisi les villes du Moyen-Orient où se sont produits des soulèvements révolutionnaires. A Damas comme à Tunis, l'émotion, nous ont dit les reporters de la radio, a été « palpable ». Ce recours systématique à la même *métaphore* est révélateur de la pauvreté du vocabulaire dont disposent ceux qui participent aux événements et tentent de faire partager leurs réactions.

Mis à toutes les sauces, les mots perdent rapidement leur capacité à décrire la réalité, et surtout à en transmettre la signification à long terme. Ils sont semblables, dans le domaine de la pensée, aux produits surgelés qui, dans le domaine du goût, apportent, en urgence, de la nourriture, mais qui sont incapables de faire percevoir les nuances de la saveur. Au lieu de participer à la description du réel, ils sont complices d'une tromperie.

Cette complicité est particulièrement inquiétante lorsqu'elle se manifeste à l'occasion d'un raisonnement logique; que de phrases sont ponctuées inutilement par la conjonction « **donc...** », ce qui leur donne l'apparence d'une déduction rigoureuse, alors que le reste de l'affirmation est abandonné dans le *non-dit* symbolisé par le silence des inutiles « ... »! Finalement, le « donc » ainsi utilisé, loin d'être une marque de justesse, est un aveu de l'incapacité à s'exprimer.

C'est dans les raisonnements concernant l'économie que sévit, principalement depuis un demi-siècle, un mot dont on peut constater qu'il est actuellement le champion incontesté de la capacité à duper: le mot « **croissance** ». Tout discours, tout article évoquant de près ou de loin l'évolution de l'activité économique ou sociale fait référence à cette caractéristique présentée comme le meilleur résumé de l'état d'une société et de sa dynamique. Chaque preneur de décision, que ce soit le maire de la plus petite commune rurale, ou le président d'une entreprise multinationale, ou même un chef d'Etat, ne rêve que de croissance.

Il y est incité par une avalanche d'idées toutes faites ou de proverbes du style « qui n'avance pas recule »; ce qui enferme la pensée dans une véritable vénération pour tout ce qui est capable de grandir. Ce faisant, ce preneur de décision se soumet, sans toujours le savoir, aux ukases (décisions autoritaires et arbitraires) et aux rites d'une secte qui est capable de s'imposer prochainement à l'ensemble de l'humanité, l'**Economie**.

Le credo de cette secte affirme la nécessité d'une soumission sans réserve aux lois du marché; elles seules, est-il affirmé, peuvent garantir une croissance longue. La contestation peine à se faire entendre. Pourtant, à l'évidence, aucune croissance ne peut vraiment être durable.

Les élèves de commerce, préparant leur diplôme, y réfléchissaient à propos des « Intérêts composés »: placée à 3% l'an, une somme de 10 CHF vaut 200 CHF au bout d'un siècle. Placée à 1% seulement, dans les mêmes conditions, elle vaut 20 000 CHF au bout d'un millénaire. Ce caractère explosif de la fonction exponentielle rend illusoire les rêves de durabilité.

Le caractère fallacieux du *discours économique* est mis en évidence, indépendamment de l'impossible croissance, par sa description de la réalité présente. Le concept pivot est celui de valeur, un nombre défini comme résultant des tractations entre les acteurs du « marché ». Mais que signifie ce nombre? Les présentations et les évaluations fournies à profusion par les spécialistes ne font que rendre cette valeur plus opaque.

Ainsi pour le spécialiste français, Maurice Allais (prix Nobel d'économie 1988), la valeur n'est pas une quantité inhérente à une chose, elle est une qualité qui lui vient de son environnement.

La croissance est donc définie comme: *la variation d'une caractéristique elle-même indéfinissable.*

Les deux sources de la dynamique humaine

Ces interactions peuvent être classées, sans trop d'arbitraire, en deux catégories: d'une part l'ensemble des cadeaux que nous fait notre planète, d'autre part l'ensemble des cadeaux que l'humanité crée et s'offre à elle-même. Les premiers sont essentiellement les matières premières, tels le gaz ou le pétrole, dans l'état où la nature les a menés jusqu'à nous. Les seconds sont l'ensemble des changements provoqués délibérément par les humains depuis qu'ils ont pris conscience de leur existence et de leur progressive autonomie.

La caractéristique la plus importante pour les humains est leur stabilité. Notre planète s'est constituée par agglutination de poussières cosmiques ; elle est alors entrée dans une phase de stabilité qui, à vue d'homme, est définitive. Certes le système solaire sera soumis finalement au désordre que prévoit la solution du « problème des trois corps », mais cette perspective est beaucoup trop éloignée pour nous concerner.

Ne nous trompons pas d'ordre de grandeur, chers (ères) collègues ; la vie d'une planète s'étend sur une durée évaluée en milliards d'années, celle d'une espèce vivante en millions d'années, celle d'une civilisation (au sens proposé par Paul Valéry) en milliers d'années. Il est donc raisonnable d'admettre que, si longue sera à nos yeux l'histoire à venir de l'humanité, la Terre recevra « toujours » les cadeaux que lui envoie le soleil, notamment la ration d'énergie nécessaire au maintien des processus de la vie.

Ce toujours doit être envisagé non à l'échelle des espèces, mais à celle des cultures. Ce qui nécessite des cadeaux de la deuxième catégorie, ceux que l'humanité crée, qu'elle s'offre à elle-même, et qui contribuent à ce que l'on peut désigner comme sa « croissance ». Certes de nombreux problèmes seraient plus facilement résolus si cette croissance s'installait durablement. On peut en rêver ; on doit surtout mettre en évidence les conditions de sa réalisation.

Il est exclu que notre planète apporte les matériaux nécessaires ; sa finitude s'y oppose. Ils ne peuvent venir que de nous.

Notre avenir dépendra donc essentiellement de nos rapports avec nous-mêmes.

Ce qui implique le renoncement à une grande part de ce que nous sommes habitués à exiger de notre planète. Ce renoncement ne doit pas être comme une défaite mais comme un appel à plus d'imagination. Car l'important est moins l'évolution du PNB que celle de son contenu ; il faut pour cela préciser quels sont les comportements dont la croissance est possible, et... surtout souhaitable !

Jusqu'à il y a moins d'un siècle, nos savoirs et nos pouvoirs étaient si limités que nous pouvions laisser notre imagination vagabonder en niant les contraintes, mais nous ne pouvions guère nous faire d'illusions sur la possibilité d'y introduire une dose significative de *réalisme*. Désormais, notre compréhension accrue des processus de la *nature* et la meilleure efficacité de nos *techniques* rendent ce *réalisme* accessible.

Les utopies peuvent être regardées non plus comme de beaux rêves mais comme des projets.

C'est faire preuve de lucidité que de regarder la période que nous vivons comme une bifurcation irréversible de l'histoire humaine. Il ne s'agit plus de faire semblant ; la croissance n'est plus un slogan de campagne électorale ; elle devient un engagement en faveur de l'aventure collective choisie, décidée par les humains.

C'est cet engagement qui peut et qui doit croître !...

Quant à moi, chers (ères) collègues, ayant épuisé toutes les lettres de mon saladier, ne pouvant plus aligner de mots sans celles-ci, je me vois obligé de m'arrêter en vous présentant mes meilleures salutations.

Enzo Cardini